

PRÉFACE

Bien peu d'historiens ont pris le pari de tracer le portrait croisé de Marie-Antoinette et de Mme de Polignac, ce couple d'amies connu dans toute l'Europe, dans un temps où le monde avançait dans une ère nouvelle toujours avide de scandales.

Pourquoi ?

Tout d'abord parce que le travail est ingrat. En effet, il demeure bien plus difficile de convaincre un lecteur empli d'idées préconçues véhiculées par la mémoire collective pendant plus de deux cent cinquante ans, que d'abonder dans son sens. Mme de Polignac continue à faire couler beaucoup d'encre chargée de fiel. Le privilège de l'historien est de pouvoir accéder aux sources, de les étudier, de conquérir sa liberté intellectuelle à l'égard des thèses déjà publiées et de tirer profit de l'évolution des mentalités et des analyses, pour offrir au lecteur un regard neuf sur un ensemble d'émotions, de réflexions, de partis pris qui gangrènent parfois notre identité.

Et puis, ne pratiquons pas la langue de bois : le travail de Nathalie Colas des Francs est colossal et a nécessité des années de recherches pointues où elle a confronté les documents et les discours, les mémoires, les journaux intimes, les

correspondances privées, les articles de journaux d'époque, les représentations visuelles, les caricatures, les annotations.

Cette œuvre dédiée à Mme de Polignac est sans précédent.

En commençant cet ouvrage, le lecteur pensera qu'il promet beaucoup. Il aura raison. Par-delà les obligations de répéter les faits les plus connus, Nathalie Colas des Francs apporte un éclairage nouveau, clair, précis et cohérent sur une relation que tout le monde croit connaître et que la plupart d'entre nous ignorent.

Pour le reste, cette magnifique biographie satisfait un souci un peu égoïste, celui de vous faire partager le talent d'une historienne qui donne vie à l'une des figures les plus détestées de l'histoire de l'Ancien Régime et qui a réussi à me transporter dans les temps révolus de mon enfance, quand je dévorais, les yeux émaillés de plaisir, les ouvrages des plus grands historiens de notre temps.

Martial Debriffe,
Écrivain et historien

I

YOLANDE DE POLASTRON, ENFANCE ET JEUNESSE

C'est en l'année 1749, la sixième du règne effectif de Louis XV sur le royaume de France¹, le 8 septembre, que vient au monde Yolande Gabrielle Martine de Polastron, à Paris. Son père, Jean-François Gabriel comte de Polastron, baron de Saint-Michel, seigneur de Saint-André, Laurac, La Barthe, Gourbielle et autres lieux, est gouverneur pour le Roi des ville et château de Castillon et Castillonet sur Dordogne, colonel d'Infanterie du Régiment de la Couronne, chevalier de l'Ordre royal et militaire de Saint-Louis. Il a été menin du Dauphin à la mort duquel, en 1765, Louis XV déplorera : « Pauvre France, un Roi de cinquante-cinq ans et un Dauphin de onze ! »

La famille de Polastron est très anciennement implantée en Guyenne. Ainsi voyons-nous dès 1004 un Pierre de Polastron faire une donation à l'abbaye de Grandselve. Au cours des siècles, les seigneurs de Polastron figurent fréquemment sur les cartulaires des églises de la région d'Auch. L'un d'entre eux, chevalier, se croise en 1248. En 1270, Fayssac de Polastron

1. Après la régence de Philippe d'Orléans, et le passage à la direction des affaires du duc de Bourbon d'abord puis du cardinal de Fleury.

donne des lois, coutumes et privilèges aux habitants de Saint-Martin, et, en 1276, à ceux de Polastron. Plusieurs Polastron sont chevaliers de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem et de Malte. Tous s'illustrent sur les champs de bataille des Rois de France. Le blason familial figure dans l'armorial des compagnons de Jeanne d'Arc au siège d'Orléans, en 1429...

Gabriel de Polastron a épousé, en 1746, Jeanne Charlotte Hérault, d'une vieille famille de noblesse de robe, de la région de l'Avranchin en Normandie. Elle est la fille de René Hérault, seigneur de Vaucresson, redoutable lieutenant-général de police de Louis XV qui a tenu la ville de Paris d'une poigne de fer, et de Marie Marguerite Durey de Vieuxcourt.

Un premier enfant né de cette union n'ayant pas survécu, la naissance de Yolande pourrait annoncer enfin le bonheur. Le destin en décide autrement. La mort enlève prématurément la comtesse de Polastron, le 14 avril 1752, dans sa vingt-septième année.

Ce traumatisme pour Yolande, qui n'a que trois ans, est bientôt suivi d'un nouveau déchirement : la séparation d'avec son père. En effet le comte de Polastron, veuf encore jeune sans postérité mâle, soucieux de refaire sa vie, confie la petite à sa sœur Marie-Henriette de Polastron comtesse d'Andlau. Nul doute que l'enfant ne ressente cet éloignement comme une manière d'abandon.

Mais dans ce nouveau foyer où elle est accueillie, choyée, Yolande ne manque ni de soins ni d'affection. Elle voue en retour à Mme d'Andlau tendresse et respect. Surtout, elle a le bonheur de se découvrir deux cousins, Aglaé et Henri-Antoine, dont elle partage les jeux, s'attachant tendrement à Aglaé, son aînée de trois ans.

Là, Yolande fait aussi la connaissance de Hyacinthe de Vaudreuil, que Mme d'Andlau reçoit fréquemment. Il est le neveu de la comtesse par une alliance entre les Vaudreuil et

les Foucauld, et donc cousin de Yolande dont l'arrière-grand-mère Henriette de Polastron était une demoiselle de Foucauld.

Né le 2 mars 1740 de l'union du Commandant en chef des Iles sous-le-Vent et de la fille de l'un des plus riches colons de Saint-Domingue, Vaudreuil est de neuf ans plus vieux que Yolande. À cet avantage, qui favorise l'ascendant qu'il prend bientôt sur la petite, se joignent une tournure agréable et des « manières nobles et attrayantes ». Il commence par tenir le rôle de frère aîné auprès de l'enfant. Avec déjà un caractère fort, beaucoup d'entregent, Vaudreuil est autoritaire et protecteur ; Yolande, impressionnée, est confiante et docile. Entre eux s'établit, dès la petite enfance, cette tendre intimité mais aussi cette sujétion consentie qui durera toute leur vie.

La coutume veut, en cette deuxième moitié du XVIII^e siècle, que les jeunes filles se préparent au couvent à leur première communion, et voici Yolande inscrite à la maison des dames de Panthémont qui accueille les jeunes personnes de qualité. Cet établissement de très bonne réputation se trouve opportunément à deux pas de chez Mme d'Andlau, à l'angle que la rue de Grenelle forme avec celle de Bellechasse.

À Panthémont, Yolande partage la vie bien agréable de pensionnaires de son âge, sous la coupe de religieuses qui ne font pas plus que de raison montre d'austérité puisqu'elles autorisent aux plus privilégiées les services de leurs femmes de chambre. Toutes les jeunes filles peuvent se consacrer longuement à leur toilette. Les visites qu'elles reçoivent font l'agrément de journées qui s'achèvent en amicales causeries. Le maintien, la musique, le dessin, la danse tiennent dans leurs études une place importante. Yolande excelle absolument dans ces aimables initiations. Au contraire les matières plus scolaires et sérieuses la rebutent. Elle y manifeste beaucoup de mauvaise volonté et une grande paresse.

Pendant qu'elle goûte tous les attraits de cette nouvelle vie, quelques événements familiaux viennent encore jalonner ses années de jeunesse. M. d'Andlau est mort en 1763, laissant la comtesse son épouse dans une situation matérielle bien précaire. À Toulouse, le père de Yolande convole en secondes noces avec demoiselle Anne Élisabeth de Noé dont il a trois enfants, Adhémar, Adélaïde et Henriette.

L'éducation très soignée que les dames de Panthémont s'évertuent à dispenser à Yolande et ses compagnes ne tend qu'à les préparer au mariage. Il est pour les jeunes filles la clef de leur entrée dans le monde, et synonyme pour elles d'émancipation et de liberté. Les unions sont de convenances, sans souci d'inclination et concoctées par les parents, souvent même à l'insu des intéressées qui n'ont plus qu'à acquiescer sinon d'enthousiasme du moins de confiance !

Mademoiselle de Polastron est devenue ravissante. Avec « des yeux bleus remplis d'expression, un front élevé, un nez un peu en l'air sans être retroussé, une bouche charmante, de jolies dents, petites, blanches et parfaitement rangées », « c'est la plus céleste figure qu'on puisse voir, dit le duc de Lévis. Son regard, son sourire, tous ses traits sont angéliques. Je ne dis point qu'elle ressemble à ces anges comme les Anglais les représentent avec des cheveux blonds et des yeux bleu clair, beautés un peu fades, comme presque toutes celles de leur pays. Elle a une de ces têtes où Raphaël sait joindre une expression spirituelle à une douceur infinie ».

Tant de séduction ne pouvait pas laisser indifférent le comte de Vaudreuil... La complicité charmante qui existait entre Yolande et lui depuis des années s'est insensiblement transformée en un sentiment beaucoup plus profond et troublant.

Pourquoi le jeune homme ne demande-t-il pas alors la main de cette cousine dont il est très épris ? La mort de son père en 1764, bientôt suivie de celle de sa mère, lui assure la jouissance d'une confortable fortune qui lui permet d'être « obligeant tou-

jours, magnifique à l'occasion », mais menacé dans sa jeunesse d'être poitrinaire, Vaudreuil (se croit-il déjà un pied dans la tombe ?) ne se marie pas. C'est Henriette de Polastron, demi-sœur de Yolande devenue Mme de La Tour Landorthe, qui l'affirme. Elle ajoute que Vaudreuil a de l'esprit, qu'il est très beau, enfin que « son caractère, noble, grand mais extrêmement violent, souffre peu la contradiction ».

Ce ne sont ni le comte de Polastron, son père, ni Mme d'Andlau, sa mère adoptive, qui proposent un parti à Yolande, mais Hyacinthe de Vaudreuil qui *fait* le mariage de Yolande de Polastron et Jules de Polignac ! dicit Mme de La Tour Landorthe.

Vaudreuil qui, comme tout gentilhomme, apprend à Versailles le métier des armes, s'est lié d'amitié avec l'un de ses camarades, Jules François Armand de Polignac, capitaine dans le régiment du Royal Pologne. Il ne tarde pas à l'introduire chez la comtesse d'Andlau qui l'accueille avec la plus grande bienveillance. Les visites de Jules se multiplient. Le mariage est arrêté.

Yolande a dix-huit ans, Jules en a vingt-deux. Un front haut, le nez légèrement busqué, des yeux doux et des lèvres minces lui constituent une physionomie passable. Si l'on ajoute que ses contemporains lui prêtent peu d'esprit et une « perspective bornée », on n'est pas éloigné de croire comme Alexandre de Tilly que Vaudreuil ne craint pas en Jules un rival possible. Cependant, avec un caractère souple et amène, Jules est le plus loyal et le meilleur des hommes, « un vrai gentilhomme » dont Mme de La Tour Landorthe ne saurait faire assez d'éloges.

Yolande ne se marie pas « en chemise », comme le diront plus tard ses détracteurs. Elle possède « quatre maisons se joignant, faisant l'encoignure du Quai de l'Horloge du Palais et de la place Dauphine, vis-à-vis la statue équestre d'Henri IV et encore une autre maison sise à Paris, rue Payenne, au Marais ».

Elle a encore quelques rentes de sources diverses. Quant à Jules, aux biens, rentes et droits du futur époux, s'ajoute une donation « entre vifs et irrévocable » du vicomte de Polignac son père ; elle concerne les terres et seigneurie de Claye et de Souilly. De plus, le vicomte promet de nourrir gratuitement le jeune ménage, un valet de chambre et deux femmes, pendant trois années à compter du jour du mariage et à concurrence de quatre mille livres par année. À la bonne heure ! Cependant, « dans le cas où le jeune ménage viendrait à se séparer d'avec ledit Seigneur de Polignac, il ne sera point tenu de leur fournir aucune somme pour tenir lieu desdites nourritures ». Qu'on se le dise.

Yolande épouse Jules de Polignac à Paris, en l'église de Saint-Sulpice, le 7 juillet 1767. Les conventions du mariage sont réglées en présence et avec l'agrément du Roi qui signe le contrat.

Les nouveaux époux s'installent au château de Claye-en-Brie, en Seine-et-Marne, à cinq lieues environ de Paris sur la route de Meaux. Quatre corps de bâtiments formant presque un carré autour d'une cour centrale, flanqué de tours rondes aux quatre coins, séparé de beaux jardins à la française par des douves profondes inondées, tel se présente Claye. On y accède par une poterne encadrée par deux tours, à droite des écuries. C'est dans ces lieux qui l'ont vu naître que Jules a passé son enfance.

La splendeur des Polignac semble révolue, pourtant quel passé grandiose ! Cette famille est connue en Velay avant l'an 860. On peut encore admirer les fières ruines de l'ancienne forteresse éponyme, près du Puy-en-Velay, dans ce site grandiose où, dit la tradition, Apollon rendait ses oracles, lieu apollianique ou apolliniaque, d'où Polignac... Les seigneurs de Polignac, surnommés au Moyen Âge « les Rois de la Montagne » par leurs vassaux craintifs, se disaient les descendants du poète latin chrétien Sidoine Apollinaire. Des siècles durant,